



Pumpernickel

DIFFICILE, lorsque l'on prétend proposer le supplément traditionnel des jolis mois de l'année, d'ignorer la guerre qui se déroule à quelques heures de voiture de Wissembourg. Un peu à la façon de tel feuillet municipal local qui s'obstine, contre vents et marées, à nous infliger le panégyrique de ses réalisations et projets, sempiternellement présentés comme exemplaires. C'est donc vers les victimes que *Pumpernickel* (qui retrouve son orthographe) se tourne en proposant plus des questions que des réponses. C'est aussi une marque de respect à l'égard du lecteur que de privilégier son intelligence et sa réflexion.

Les Kosovars, ce sont les Juifs du Ghetto de Varsovie, vidé de ses habitants au nom de l'espace vital, les Zoulous des bantoustans sud-africains de l'avant-Mandela, ou les Palestiniens dans la Cisjordanie "*peau de léopard*" dessinée par les va-t-en-guerre israéliens. Indésirables dans leur pays, déportés, dépossédés, niés, effacés, rançonnés, violés et mutilés, brisés, réduits à la mendicité, soumis, la liste des qualificatifs est malheureusement interminable.

Et puis comme la vie doit continuer, vous retrouverez commentaires ou présentation à caractère plus ou moins ludique, espérant que les uns ne vous feront pas oublier les autres.

entrevue avec

M. Fotaq ANDRÉA,

représentant permanent de l'Albanie auprès du Conseil de l'Europe

Pumpernickel : vous pouvez faire un point sur la situation de votre pays ?

M. Andréa : il ne s'agit pas d'une simple guerre, mais bien d'une catastrophe humaine dont la faute incombe au régime de Belgrade qui met en œuvre de façon constante une politique d'"*épuration ethnique*" contre les Albanais du Kosovo, définie par un académicien serbe, Vasa Crubilovic, en 1937 ! Actuellement, trois armes sont utilisées contre un peuple sans défense. Le feu d'abord, car les Serbes brûlent tout ce qui rappelle la présence des non-Serbes, le fer ensuite avec ces massacres qui sont perpétrés en particulier contre les hommes, et le bâton enfin qui sert à humilier ceux que l'on pousse au-dehors.

P. : actuellement, on en est à combien de personnes déportées ?

M. A. : environ 600 000 personnes ont été déportées (dont 300 000 avant le début du conflit). L'Albanie, malgré de grandes difficultés économiques, en accueille 360 000 dont 120 000 enfants traumatisés par ce qui leur a été infligé. Près des 2/3 ont été témoins de l'assassinat de leurs proches, parents, professeurs (20 de ces derniers ont été tués devant leurs élèves).

P. : et au Kosovo même ?

M. A. : il resterait 700 000 personnes complètement démunies, 20 000 serviraient de boucliers humains, 200 intellectuels auraient été tués, pour parachever la décapitation de la société kosovare.

P. : c'est la première fois que cet enchaînement de violence se produit ?

M. A. : en fait, cela fait 14 siècles

que ça dure, depuis l'arrivée des Slaves du Sud sur cette terre peuplée d'Illyriens. Les Slaves ont bouleversé l'équilibre, puis ont prétendu rendre cette terre exclusivement serbe. Les Albanais ont cherché d'abord à survivre face à cette pression.

P. : peut-on parler de guerre de religion, entre orthodoxes et musulmans ?

M. A. : pas vraiment, mais plutôt d'une haine séculaire des Serbes à l'égard des Albanais.

P. : alors, "*no future*" pour les Balkans ?

M. A. : il ne faut pas oublier l'histoire, la mosaïque des peuples de la région, le prix à payer pour l'indépendance. Mais la mosaïque sera belle si on parvient à se débarrasser du régime totalitaire qui méprise tout ce qui ne lui ressemble pas. Il faut surtout donner aux différents et nouveaux pays le temps et les moyens de consolider les acquis démocratiques, en lançant, et c'est une idée qui fait son chemin, un plan Marshall pour les Balkans. Le progrès économique sera le ciment de la stabilité politique et de la bonne santé de la démocratie. Nous avons choisi l'ouverture, contrairement à la Serbie qui s'obstine à s'isoler du monde et prétend le défier. Pour nous, la pluralité politique doit mettre à l'abri du nationalisme, qui sert le plus souvent à masquer l'échec économique.

P. : il y a les bons et les méchants ?

M. A. : il y a surtout les agresseurs et les agressés. Et les terrasses de café à Belgrade quand de pauvres gens errent dans la neige, c'est inacceptable.

sommaire

édito	p. 1	récidive	p. 3
recontre	p. 1	bande dessinée	p. 3
poésie	p. 2	à lire	p. 3
théâtre	p. 2	bonne conduite	p. 3
chanson	p. 2	récit	p. 4

SEUL VOTRE SOUTIEN FINANCIER ASSURE
LA SURVIE DE "*PUMPERNICKEL*".
MERCIE DE LUI FAIRE PARVENIR VOS DONNS AU
26, RUE DES ROSEAUX ALIENSTADT 67160 WISSEMBOURG

Les articles publiés dans "*Pumpernickel*" peuvent être reproduits sous réserve de mention de provenance.

"*Pumpernickel*", directeur de publication : Antoine Michon
paraît en mars, juin, septembre et décembre; suppl^t en avril/mai
dépôt légal : à parution ; n° ISSN : 1271-6332
reprographié à 750 exemplaires par
"ECLAIR REPRODUCTION"

11 rue St Gothard 67000 STRASBOURG
Téléphone : (0)388 362 262 ; Télécopie : (0)388 370 369

Poésie

LE printemps des poètes et de la poésie aura incontestablement été l'un des événements culturels de ce trimestre. C'était l'occasion presque inespérée d'entrer dans ce monde mystérieux dont la fréquentation sait si bien nous amener au rêve quand l'actualité ne nous apporte que trop de sujets de désagréments, de frustration ou de désespérance. A cet égard, la venue à Wissembourg de **Claude Vigée**, l'un des grands poètes alsaciens contemporains, a marqué le public qui l'a rencontré, fêté et célébré. Pour la première fois souvent, des enfants auront côtoyé la démarche de l'artiste des mots qui a, et avec quelle délectation jubilatoire, raconté ce cheminement intérieur qui l'amène à donner aux mots le volume, l'ampleur, la dimension que lui inspirent l'écoute de son silence intérieur. Seule participation de cette petite ville à cette grande manifestation nationale, chacun de ceux qui en auront été les acteurs ou spectateurs attentifs ont mesuré que c'était la plus belle des qualités qui était au rendez-vous. N'est-ce pas l'essentiel ?

IL est possible de retrouver Claude Vigée en puisant dans son œuvre considérable. Récits, essais, poèmes, le lecteur a l'embarras du choix. *Un panier de houblon* nous a fait entrer dans l'intimité aux triples origines de celui qui partage sa vie entre la Haute-Judée et la Basse-Alsace. Juif et Alsacien, Claude Vigée tire d'une biographie où se mêlent exil, attachement aux racines, renaissance, modestie mais aussi et surtout tendresse et sensibilité, les ingrédients nécessaires à l'alchimie des mots.

La maison des vivants nous ramène toujours et encore à ces souvenirs qui font vivre cet homme qui considère la vie comme un perpétuel jaillissement et se refuse à envisager la mort comme un aboutissement. Parallèlement, un CD enregistré avec le guitariste Rémi Grago offre l'immense privilège de l'écouter jusqu'à l'infini lire ses poèmes extraits de son ouvrage **Aux portes du labyrinthe**.

Théâtre

JEAN-LOUIS HECKEL n'est pas un inconnu. Il fait partie de ces Wissembourgeois qui sont partis sans jamais vraiment s'en aller (voir *Pumpnickel* mars 1997). Chacun se rappelle *Schlamm*, pièce de **Jean-Pierre Hubert** présentée au Relais culturel puis au TJP à Strasbourg. Poursuivant avec **NADA THÉÂTRE** son exploration de l'univers de la création, il présente *Peer Gynt* dans le cadre d'un GIA (Groupement d'Intérêt artistique) en étroite collaboration, en symbiose, avec la **COMPAGNIE DU CERCLE** qui initie le public à l'art des contes.

Peer Gynt est l'une des pièces les plus jouées au monde. Œuvre majeure de l'écrivain norvégien **Enrik Ibsen**, elle raconte l'aventure d'un jeune homme qui part à la découverte du monde, de tous les mondes (il rencontre diable et trolls, sera marchand d'esclaves ou prophète) à un âge, l'adolescence, où chacun tente de construire sa personnalité. Le héros qui souhaite marquer sa différence est terrifié à l'idée d'être comme tout le monde. Cette quête fantastique lui fait connaître succès et échec, et l'amour qui le sauvera tout à la fin de cette mystérieuse aventure.

C'est une invitation au voyage qui est proposée au public présent sur la scène,

au travers d'une mise en scène réduite à deux heures trente (au lieu des sept heures de la version originale !).

Voyageurs, curieux et amis pourront retrouver **NADA THÉÂTRE** et la **COMPAGNIE DU CERCLE** du 27 au 30 mai 1999 lors du festival "dedans, dehors" à Brétigny-sur-Orge (tél 0160852085) et en décembre 1999 au théâtre d'Angoulême (tél 0545386161).

Le théâtre d'Ibsen n'est pas inconnu des amateurs wissembourgeois qui avaient pu l'apprécier il y a quelques années lors de la représentation de *l'ennemi public*. Cette pièce racontait les mésaventures d'un citoyen d'une petite ville de cure qui avait débusqué un trafic autour de la qualité de l'eau servie à la collectivité. Rassemblant dans un premier temps la quasi totalité de la population autour de la dénonciation du scandale où se mêlaient intérêts financiers et collusion des potentats locaux attachés à leur petit pouvoir, ainsi qu'à un prétendu essor économique de la bourgade, le héros malheureux voyait ceux qui l'avaient soutenu se détourner de lui au fur et à mesure que la vérité devenait éclatante. Toute ressemblance avec une réalité plus ou moins locale ne pourrait être que fortuite...

Chanson

SLEWWE ISCH E MELODIE, titre du CD de **Jean-Pierre Albrecht** sorti l'an dernier, est emblématique du choix original fait par ce chanteur, poète et conteur. Depuis 10 ans, il a en effet tourné le dos au confort relatif d'un travail salarié dans une administration pour vivre de ce qu'il aime, la musique, dialectale en particulier.

Refusant l'association "cigognes-choucroute-vin blanc", il s'empare de l'alsacien pour en faire une arme contre l'intolérance. Avant de voter à plus de 25% pour l'extrême-droite, il est utile de se rappeler que "*l'Alsace a été une terre d'accueil pour les Juifs et les Manouches*".

Sensible aux cultures des autres, et sans perpétuellement chanter la nostalgie d'un hypothétique âge d'or ancestral, il "*préfère alterner les genres, chanter les gens simples, en*

[s]'accompagnant d'instruments comme *l'épinette des Vosges, la cithare hongroise, la vielle à roue, le saz de Turquie* (acheté en Allemagne dans un magasin turc !), *et même la guitare et l'accordéon*".

Jean-Pierre Albrecht n'est pas un nouveau venu puisque son aventure a commencé en 1982 quand il a créé avec une bande de copains "*de vierblättrige Klee*" (le trèfle à 4 feuilles) qui s'est fait connaître et apprécier lors des fêtes du samedi soir.

Depuis, il a collaboré avec Roger Siffer, René Eglès, et plus particulièrement avec Roland Engel, son compère et "vieux" complice qu'il accompagne au clavier. Polyvalent, il dit aussi des contes sur quelques antennes strasbourgeoises.

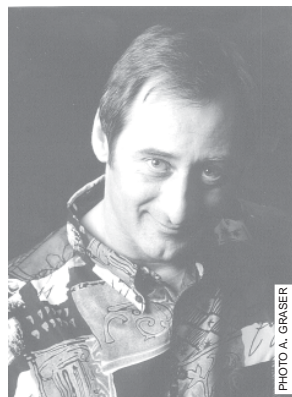


PHOTO A. GRASER

contact scène : J.-P. Albrecht, 7 rue de Soleure 67000 STRASBOURG [tél. : 0388251738] discographie disponible chez l'artiste

Récidive

IL y a deux ans, avec le soutien du groupement des commerçants de Wissembourg et de l'association des chefs d'entreprise de Wissembourg, le Relais culturel sortait le recueil "Rempart 96" sur le thème de la frontière dans les têtes et sous les pieds, vaste programme... La caractéristique commune à tous ces textes produits lors d'un atelier d'écriture estival était d'avoir été écrits *intra muros*, d'appartenir en quelque sorte à la ville et à tous ses habitants, d'en écrire une partie de l'histoire, d'en manifester la créativité en même temps que l'ouverture aux autres, puisque la plupart des intervenants n'étaient pas des natifs des rives de la Lauter.

Il aurait été dommage d'en rester là comme si le mouvement était interrompu, les esprits sclérosés, les encriers desséchés. Heureusement, il n'en rien. Tout le monde connaît cette manifestation automnale, *le temps des livres*, qui réunit une fois l'an à la bibliothèque municipale du Relais culturel une partie de ces Wissembourgeois qui s'obstinent à écrire, parce qu'ils en retirent d'abord un immense plaisir qu'ils aiment faire partager à leurs amis, toujours plus nombreux à venir les écouter.

La plupart des textes lus à cette occasion depuis 1995 ont été conservés et seront disponibles en édition brochée en septembre dernier délai. Vous pourrez alors retrouver ces auteurs dont quelques-un(-e)s sont parti(-e)s sous d'autres latitudes mais dont l'humour, les espoirs ou les (dés)illusions, la naïveté (dont il se dit que c'est la pureté de l'âme), la prémonition, en bref le talent sauront être, espérons-le, communicatifs. Car tel est bien l'enjeu de toutes ces entreprises : redonner à tous ceux qui en auraient le désir secret le goût et l'envie d'écrire.

*Sous un ciel étoilé
s'envolent mes pensées.
Vers cette sereine lumière s'élèvent
mes prières.
Non, Non surtout pas la guerre !
Là-bas des regards lourds de peur
scrutent d'autres lueurs
qui bientôt briseront les cœurs,
sans espoir sèmeront la peine, sans
appel forceront la haine.*

*Mais ces voix tues
Enfin les entends-tu ?*

Françoise, 24 mars 1999

Bande dessinée

IL serait dommage de manquer "C'EST LA CRISE FINALE", hors-série N°9 de Charlie Hebdo consacré à l'économie. Mouillard, Français moyen, cadre moyen mais petit porteur a gagné le grand concours de la confiance et de la transparence économique. En compagnie de Jean-Pierre Gaillard, il va sillonner le monde et rencontrer tous ceux qui écrivent le quotidien du livre noir de la mondialisation, du profit et de l'égoïsme érigé en principe. Jean-Claude Trichet, Jean-Marc Sylvestre, Wim Duisenberg, Michel Camdessus, Dominique Strauss-Kahn et autres Alan Greenspan seront ses interlocuteurs forcés. Ils n'auront de cesse que de lui présenter l'horreur économique comme la panacée censée guérir tous les maux de la terre par la régulation organisée par la loi des marchés.

Sur le ton de la dérision crue, **Oncle Bernard et Luz** nous mettent le nez

dedans, et ça sent très vite très mauvais, y compris pour ce pigeon promené au gré des évidences de l'instant et des revirements de la conjoncture. FMI, Etats-Unis, Russie, Japon, Patrons, emploi et Euro, Davos, tout y passe. Ces 64 pages tiennent le lecteur en haleine sur fond d'un cynisme même plus déguisé. Le gogo, dans la lignée des souscripteurs des emprunts russes du début du siècle, finira par connaître un destin conforme aux intérêts des chantres du libéralisme économique dont on ne cesse de nous rebattre les oreilles.

On l'aura compris, c'est la contre-pensée unique qui est au rendez-vous et ça nous change un peu. A s'empifrer immodérément s'il vous plaît.

C'EST LA CRISE FINALE,
LE MONDE TERRIFIANT DE L'ÉCONOMIE,
par Oncle Bernard et Luz, 25 Francs
chez votre marchand de journaux

à lire

PUBLIÉ en 1998, le second tome du journal hédoniste de Michel Onfray complète avec bonheur le premier paru quelques mois plus tôt. L'auteur apporte des réponses, ses réponses, passées au crible de sa culture et d'une soif jamais étanchée semble-t-il de la recherche d'un plaisir qui n'a d'intérêt que s'il est donné et partagé. Impossible de s'ennuyer au long de ces 85 chapitres qui traitent de tout, et montrent combien il est agréable de faire semblant de ne parler de rien.

Témoignages d'affection à l'égard d'un ami ou d'un maître, passion de la dégustation d'un cigare ou d'un bon vin, expression d'une passion toute en pudeur, comptes

réglés avec l'insignifiance, éloge de la gentillesse, observation des nuages, c'est l'éclectisme à l'état pur servi par une écriture alerte et acérée.

"...Voici donc, comme un viatique, la chronique d'une méditation sur le bonheur, le "Journal" de bord d'un philosophe qui n'ignore pas que la vie est plus jubilatoire que son funeste contraire."

Rendez-vous avec le 3^{ème} tome, "*l'archipel des comètes*"

"*le désir d'être un volcan*",
en poche, biblio essais, 4263
"*les vertus de la foudre*",
figures, éditions Grasset

culture de bonne conduite

LA culture ne se résume pas à l'exercice purement intellectuel. C'est aussi une façon de se comporter, de vivre et de se déplacer. Ainsi parle-t-on depuis les années Pompidou de culture de la baignole, quand l'ancien président de la République prétendait "*adapter les villes à la voiture*". On en a vu les résultats.

Depuis, l'intelligence reprend petit à

petit l'initiative, et une contre-culture, celle du transport en commun ou du déplacement à 2-roues.

Saluons donc la parution, à l'initiative de C.A.D.R. (4 rue Brûlée 67000 Strasbourg) du **Guide de bonne Conduite en Vélo**. Une multitude de situations urbaines y est détaillée, les cas sont analysés, les solutions sont proposées.

Ce guide fort utile est offert lors (du renouvellement) de l'adhésion à cette sympathique association.

Les fleuristes des cimetières

LA, au tournant de la route, connu sous le nom “virage du cimetière”, où la vie rend souvent visite à la mort, surtout les dimanches matin, là afflue une foule d’enfants, garçons et filles de dix à douze ans, les mains tendues portant de petits bouquets de fleurs et les lèvres glissant de hâtives sollicitations: “Achète-les, à moi, à moi ! Cent leks, cinquante leks, Achète-les !” Visage morne et cœur crevé pour son bien-aimé qui gît à quelques pas de là, le visiteur du cimetière ne sait plus à qui faire plaisir parmi tous ces enfants. Leur voix suppliante le rend perplexe, lui barre le chemin, lui met des frissons dans tout le corps. Et dès qu’elle a vite accompli sa besogne avec celui-ci, la foule d’enfants s’accroche au nouveau passant du tournant, sûrement un homme âgé à cheveux gris ou une vieille femme, la tête couverte d’un fichu noir, l’air pensif et le dos bien courbé sur des pas traînants. Et les petits, tantôt ici, tantôt là, courent pour vendre des fleurs à bout de souffle.

Mais, il n’y a pas que ce décor à cet endroit-là. Quand on s’aventure à grimper la pente de la colline où se trouve le cimetière, on se voit vite pénétrer dans l’intérieur d’un nouveau rituel de mendiants alignés des deux côtés de la route. Ici une vieille mal

habillée, là une grosse Tsigane allaitant son bébé, un peu plus loin un manchot, un autre estropié sur une charrette en bois : “Charité, un lek, un lek au nom de Dieu, charité.” Et cette fois-ci la prière pèse lourdement sur les lèvres, repose primitivement sur des mains vides, tremblantes, mal tendues.

Ce jour-là, muni d’une petite serfouette et d’un seau contenant un peu de fumier, monté sur mon vélo, je me dirigeai vers le tournant du cimetière pour me rendre à la tombe commune de mes parents. C’était un après-midi chargé, d’une chaleur torride, d’un soleil éclatant, qui faisait cligner les yeux. La sueur parlait sur mon front. Quelque part sur la route, cinq ou six enfants, des récipients et des bidons en plastique à la main avaient entouré un tuyau d’eau et remuaient leurs pieds dans la flaque ainsi créée. Bien gentiment ils s’écartèrent, me laissant remplir mon seau. Ils restaient sur place, interdits dans leur timidité, comme s’ils n’étaient pas les fleuristes experts du

matin. Je me rafraîchis le visage, puis je tendis le cou sous le tuyau, d’où s’écoulait un filet d’eau, maigre comme tout. Et je mis la tête sous l’eau pour m’ébrouer et chasser de mes cheveux gras toute cette chaleur accumulée. Lorsque je me redressai, alors que mes cheveux dégoulinèrent et mouillaient ma chemise, je constatai les sourires des petits devant le spectacle que je leur avais offert : à l’un, il manquait de dents de devant, l’autre laissait voir son ventre creux sous un maillot déchiré, un autre encore n’avait qu’une culotte sale, et le dernier, le plus petit, n’était habillé que de sa peau bien bronzée. Tous étaient pieds nus, à part une fillette chaussée de vieilles pantoufles en plastique, cousues de fil de fer.

Je lui demandai :

- Vous habitez quelque part par ici ?
- Ouai, là-bas, dit-elle, en montrant de la main en direction de l’ancien Complexe des textiles.
- Où ça, dans les bâtiments du Complexe ?

Elle hocha de la tête en affirmative.

- Vous êtes nombreux là-bas ?
- Ouai.
- D’où êtes-vous venus ?
- De Tropoja⁽¹⁾.
- Et vous allez à l’école ?
- Non.
- Combien d’enfants êtes-vous

dans la famille ?

- Six.
- Ton papa et ta maman travaillent ?
- Non.

Je caressais les cheveux blonds du petit à mon côté, puis je partis.

Un peu plus tard, alors que je m’occupai des fleurs de la tombe de mes parents et que je commençai à brosser le marbre blanc, plongé entièrement dans des souvenirs, je sentis derrière moi la présence de quelqu’un. Tournant la tête, je vis deux enfants, silencieux, figés, sérieux, dans une position d’honneur solennel. C’était la petite fille à qui j’avais adressé la parole, accompagnée d’un garçonnet morveux. Les deux tenaient dans leurs mains un bouquet de fleurs sauvages, ramassées à la hâte au bord du champ sous la route, pour venir essoufflés jusqu’ici. Sans dire un mot, par une petite courbure du corps, ils posèrent les fleurs sur la tombe et de nouveau ils prirent leur position d’honneur.

Je leur demandai s’ils étaient frère et soeur, et ayant reçu un “ouais” de leur part,

je sortis de ma poche un billet bien froissé de cinq cents leks que je donnai au petit, Ils s’apprêtèrent à s’enfuir tout joyeux.

- Attends un peu, dis-je à la fillette. Tu vois bien qu’il y a des fleurs ici, n’est-ce pas ? Eh bien, vous ne devez pas les couper maintenant. Plus tard, je vous le dirai moi-même, et vous aurez le temps de les couper pour les vendre.

- Mais nous n’avons rien coupé, Monsieur ! répliqua l’enfant d’un air fautif et il s’enfuit.

La misère, à en juger, leur avait bien appris le métier : ils vendaient le matin les fleurs des tombes, au tournant du cimetière, et les après-midi, ils apportaient des fleurs sauvages aux mêmes tombes visitées par les proches des défunts, dans l’attente de recevoir une nouvelle recompense.

Je les suivis du regard dansant sur les tombes comme des papillons ivres. Et de nouveau ils s’arrêtèrent, arrachèrent au bord de la ruelle quelques rameaux de romarin et s’approchèrent à petits pas d’une vieille femme, vêtue de noir, recroquevillée sur une tombe. Fidèles à leur rituel, ils posèrent les rameaux sur la tombe et restèrent dans l’attente respectueuse. La vieille femme ouvrit son sac d’une main tremblante et poussant un long soupir stimula la vie en donnant quelques biscuits et une pomme.

De nouveau les enfants s’envolèrent et très vite ils rejoignirent leurs camarades éparpillés sur les tombes visitées. Un peu plus tard, alors que le soleil avait enflammé l’horizon dans un spectacle crépusculaire, ils se mirent tous à jouer à cache-cache au milieu des tombes, à courir, à pousser des cris et à s’appeler, bourdonnant de vie joyeuse, de vie à peine commencée à l’intérieur même du royaume de la mort. Quelques vaches par-ci par-là se hâtaient d’arracher de leurs grosses lèvres les derniers brins d’herbes du jour. Et les premières chauve-souris commencèrent leur ronde au-dessus du cimetière.

Ces temps-là, la petite ville calme des morts avait commencé à s’étendre rapidement vers la plaine, alors que sur les collines qui la dominaient, venait d’embryonner une autre petite ville, celle des vivants, venus des régions montagneuses du pays. Habitants des deux villes, les enfants avaient déjà appris le plus jeune métier du monde, fleuristes de cimetière.

1. petite ville du nord de l’Albanie

**PAR
FOTAG
ANDREA**